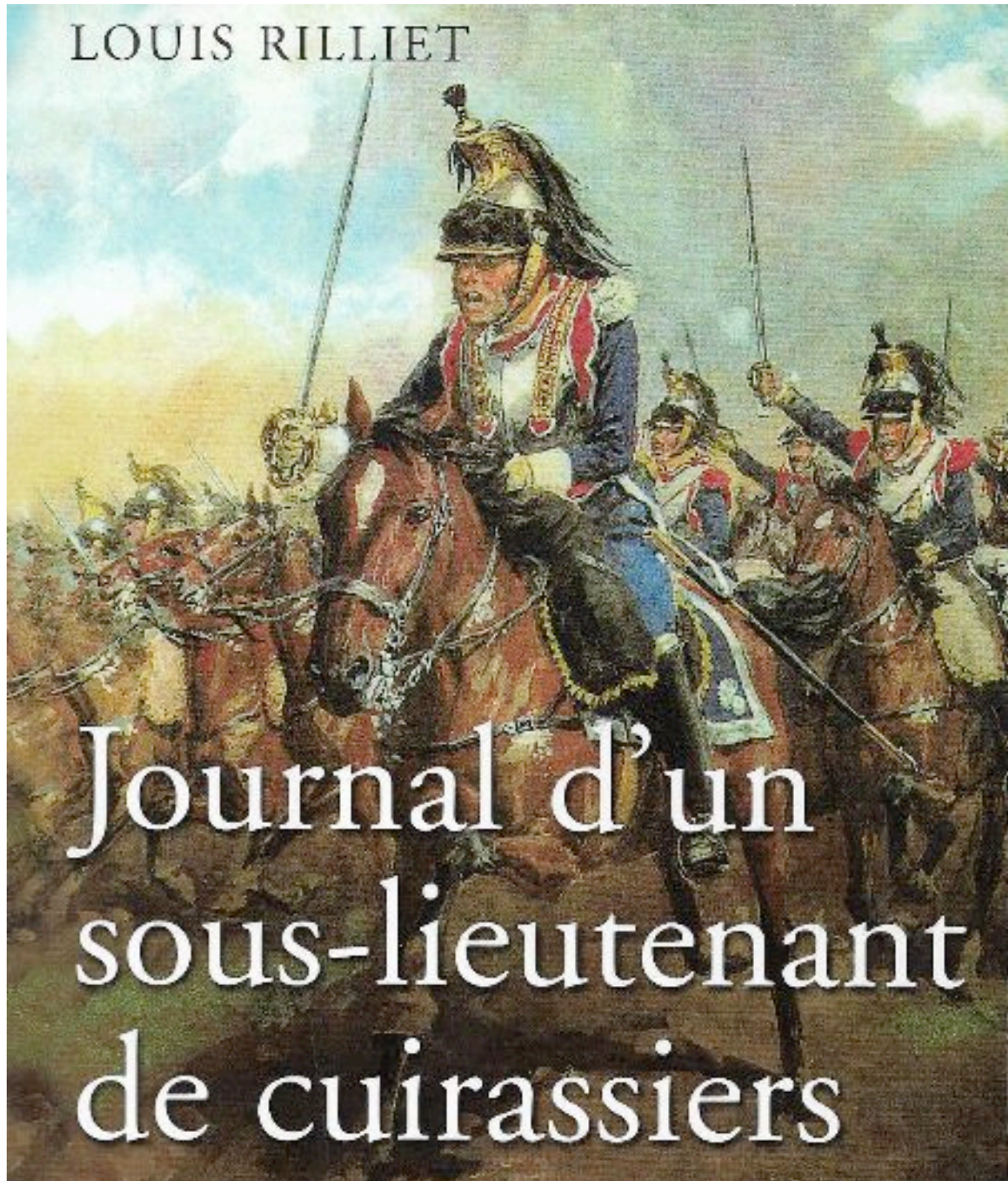


Notes de lecture 16 - Louis Rilliet
(par Diégo Mané, Saint-Laurent-de-Mûre, 2019)

«**Journal d'un sous-lieutenant de cuirassiers 1810-1814**»
présenté et annoté par Olivier Lapray, Ed. du Grenadier, B. Giovanangeli, 2013.



Une lecture rapide et en diagonale -pas le temps pour davantage- m'a permis de relever au fil de ce texte passionnant un certain nombre d'éléments particulièrement intéressants, voire "nouveaux", dans la pourtant courte prestation de ce jeune officier, alors frais émoulu de l'école de cavalerie de Saint-Germain. Les voici énumérés.

Première campagne (avril-mai-juin 1813)

«... le 6 avril (1813), je m'élançais sur mon Bayard (son cheval) pour aller grossir le nombre des favoris de Mars (style de l'époque)...

...Nous prîmes la route de Fulda en passant d'abord à Gelnhausen, petite ville qui ferme un défilé important, et qui, au retour, faillit nous être fatal... (voir plus loin).

(en Thuringe) ...je suis toujours émerveillé des Allemands ; ils vous reçoivent bien, beaucoup mieux qu'un Français à qui vous seriez recommandé...

(en Saxe) Nous reçûmes partout un accueil amical et obligeant...

...C'est à Fulda que nous apprîmes la nouvelle de la bataille de Lützen...

...Nos cavaliers n'étaient que des recrues, et c'était vraiment pitié de penser qu'il faudrait les opposer à la cavalerie russe... j'ai vu notre brave capitaine... entouré de plus des trois-quarts des selles de sa compagnie, qu'il réparait lui-même, afin qu'on put se servir des chevaux que l'inexpérience de nos hommes avait laissé blesser...

...Nous avançons rapidement lorsque nous apprîmes que Bautzen était pris...

Un long passage résume la bataille à l'intervention manquée du maréchal Ney. Rilliet le tient de Jomini en personne, qu'il rencontra (entre Suisses !) des années plus tard. Il n'est donc pas surprenant que l'entre-temps devenu célèbre auteur militaire s'y donne le beau rôle (selon lui, si Ney l'avait écouté c'en était fait des Coalisés) et enfonce en rapport le prince de la Moskowa... ce qui entraîna à sa suite la foule des suiveurs. J'ai fait, je crois, bonne justice de cette fable dans mon article relatif sur Planète Napoléon, intitulé «Plaidoyer pour le maréchal Ney à Bautzen».

http://www.planete-napoleon.com/docs/Plaidoyer_pour_Ney_a_Bautzen.pdf

Lors de la poursuite qui suivit : «Les Alliés, ou, comme nous les appelions, les Russes, car on ne comptait guère les Prussiens, se retirèrent sur la Silésie.»

La dernière phrase montre que pour l'armée les Prussiens restaient "les vaincus d'Iéna" !

Deuxième campagne (août 1813)

Le jeune homme manquera La Katzbach par suite des ordres inadaptés de Macdonald, aggravés par Sébastiani pour son artillerie et sa cavalerie légère, seule engagée en très nette infériorité numérique. La déroute logique qui s'ensuivit, en avant de l'artillerie qui ne pouvait donc plus tirer, laissa les pièces sans soutien avec un ravin à dos. Elles furent tout aussi logiquement perdues avec leurs artilleurs, plongeant la cavalerie légère qui culpabilisait (beaucoup plus que son général) dans un profond découragement.

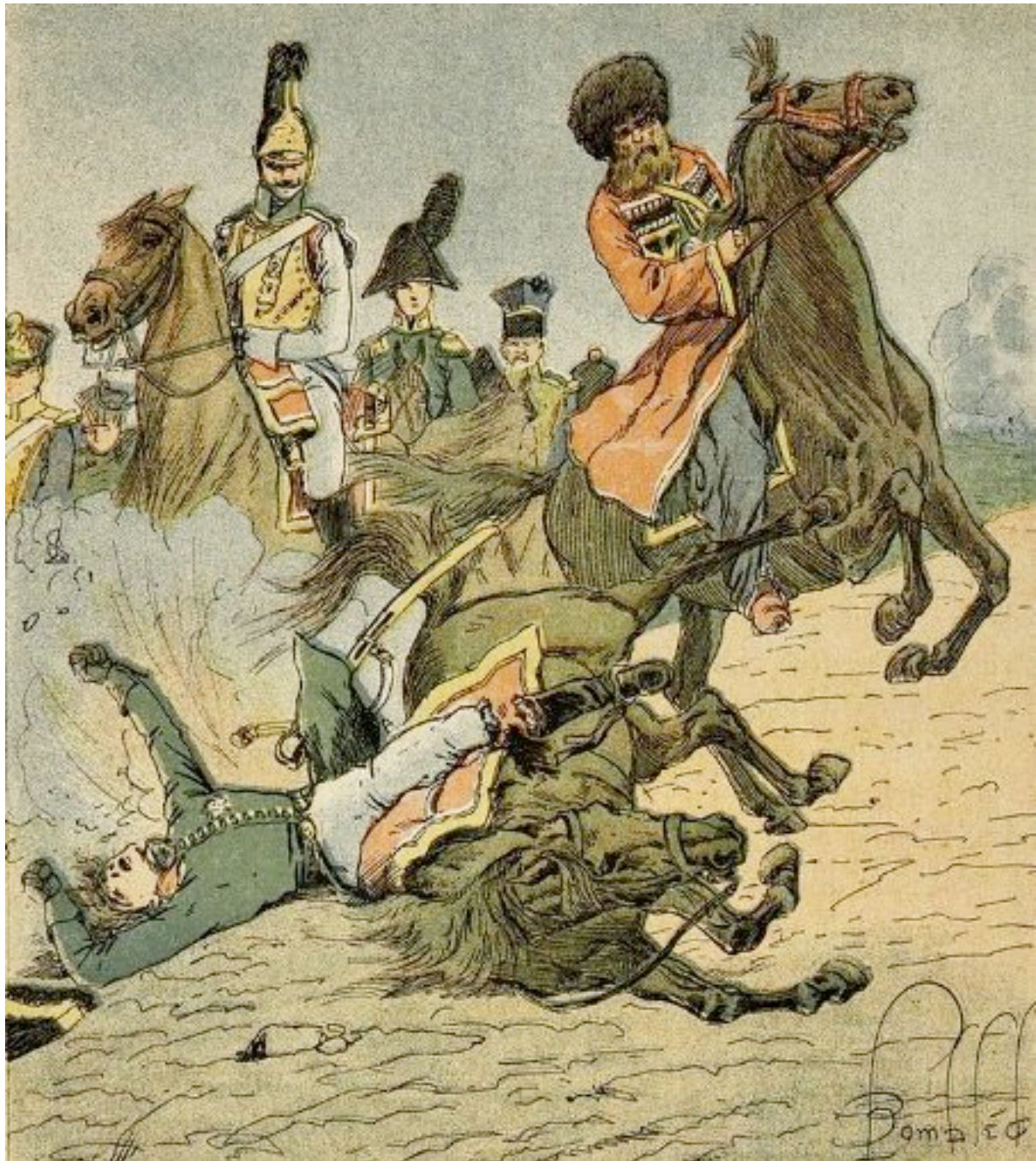
Rencontrant plus tard le général Saint-Germain, commandant la 2e division de cuirassiers, à laquelle appartenait le 1er cuirassiers où servait Rilliet, Napoléon lui en demanda la raison :

*«Comment, lui dit-il, des cuirassiers ont laissé prendre leurs pièces ?
Sire, lui répond le vieux grognard, si nous eussions été chargés de les garder, nous les aurions encore et nous en aurions d'autres à offrir à Votre Majesté.»*

La mort de Moreau à Dresde (26 août 1813)

D'après le Prince Reprine, témoin oculaire, qui la relata à Rilliet bien des années plus tard, Moreau, sollicité par les Coalisés de se joindre à eux dans le but de diviser l'armée française, revint d'Amérique et rencontra les souverains alliés.

«Peu de jours après, Alexandre partait pour attaquer Dresde ; il était en calèche avec les officiers qui devaient l'accompagner. Moreau restait en arrière, l'intention des Alliés était de ne l'employer que lorsque leurs armées s'approcheraient du Rhin. Il était à pied à côté de la voiture. Et insista pour accompagner le Tsar... qui accepta : Eh bien montez. Il faudra cependant qu'un de ces Messieurs vous prête un uniforme pour que nos troupes sachent que vous êtes de nos amis...»



Le général français Moreau tombant à Dresde, blessé à mort sous l'uniforme russe.

...Deux jours après, Napoléon conduisait son armée à l'un de ces triomphes auxquels il l'avait accoutumée. L'empereur de Russie et Moreau étaient à cheval côte à côte, suivant un chemin étroit et défoncé qui aboutissait à un plateau découvert, sur lequel étaient des réserves d'artillerie. Au débouché du chemin, le passage était très resserré. Moreau retint son cheval pour laisser passer l'Empereur. «Passez, dit celui-ci avec courtoisie, sur le champ de bataille, le pas est aux généraux». Moreau pousse son cheval ; il n'est pas en avant d'une demi-longueur qu'un boulet tiré d'écharpe fait entendre un horrible sifflement. Le cheval de Moreau et celui de l'Empereur se cabrent et retombent aussitôt.

- Grand Dieu ! s'écrie tout l'état-major, l'Empereur est atteint.

- Non, dit Alexandre, mon cheval a eu peur, voilà tout.

Moreau ne se relève pas ; il avait les deux jambes emportées et son cheval le corps fracassé ; il mourut six jours après.

«C'était un boulet providentiel, disait le prince Reprine en terminant son récit, car, après tout, ce n'est pas beau de combattre dans les rangs de l'ennemi de sa patrie, et puis, ajoutait-il avec l'orgueil d'un vrai Russe : si Moreau eût vécu, on lui eût attribué tous les succès de la campagne, et c'est à nous qu'ils appartenaient». Excellentes paroles à l'adresse des transfuges de tous les pays.»

Ajoutons encore que, selon toute probabilité, si Moreau n'eût pas été là, la courtoisie du Tsar n'ayant pas eu à s'exercer, c'est le souverain qui eut été atteint, changeant de facto et de manière considérable la suite des événements. Plus rien n'aurait été pareil !

Les carabiniers à Wachau (16 octobre 1813)(p 112)

L'ennemi est bien plus nombreux, mais «Plus l'herbe est épaisse, mieux la faux mord», disait Alaric, le grand roi des Goths. ...le duc de Tarente emporta rapidement la position qu'il devait attaquer...

Là je m'inscris en faux. Macdonald fut, sans aucune raison valable, en retard de deux heures, ce qui l'amena au contraire à lutter longuement pour s'emparer de la Redoute Suédoise, dont il se serait emparé sans coup férir s'il avait été seulement en retard d'une heure ! C'est l'une des raisons majeures qui ont contribué au résultat insuffisant de la bataille de Wachau le 16 octobre, et donc de la défaite finale de Leipzig les 18 et 19.

Nous fîmes plusieurs belles charges, et notre régiment reçut les éloges du général Sébastiani, qui faillit être pris par les hussards hongrois. Nous étions en colonne par régiment. Le premier régiment de carabiniers était en tête, le général Sébastiani à droite de ce régiment ; tout à coup une masse de cavalerie, principalement des hussards hongrois, arrive à toute bride sur les carabiniers. «Bravo, s'écrie le général en riant et en agitant sa petite cravache, seule arme dont il daignât faire usage ; nous allons voir quelque chose de charmant, les hussards qui chargent les carabiniers !».

En effet, ces colosses n'avaient qu'à pointer et voir si les hussards viendraient s'embrocher sur leurs longs sabres. Mais que font-ils ? Lorsque les ennemis sont à cent pas, les carabiniers font demi-tour, se précipitent en désordre sur le second régiment, qu'ils entraînent dans leur fuite ; ces deux régiments se jettent sur le nôtre et entraînent le premier escadron, les deux autres tinrent ferme, et nous chargeâmes les hussards, qui ne nous attendirent pas...

Le général Sébastiani, qui avait eu assez de peine à se tirer d'affaire dans cette débâcle, revint au triple galop de son cheval. Je n'ai jamais vu quelqu'un plus en colère... toutes les épithètes les plus malsonnantes sortaient de sa bouche gracieuse pour exprimer la haute estime où il tenait les carabiniers.

(p 114) *Au soir la brigade «erre à l'aventure, cherchant un abri et quelque chose à manger»... nous arrivâmes près d'une grande ferme... gardée militairement par des cuirassiers ; c'était le cinquième régiment. Lorsqu'ils reconnurent... les carabiniers : «Passez, passez, crièrent-ils, il n'y a rien pour vous ici ; allez demander l'hospitalité aux hussards hongrois». Mais lorsqu'ils nous virent : «Entrez, camarades, crièrent-ils, tout ce que nous avons, nous le partagerons avec vous» ; et ainsi fut fait, les carabiniers allèrent chercher fortune ailleurs.»*

La trahison des Saxons à Leipzig (18 octobre 1813) (p 122)

Elle est dans son principe bien connue, même si ses effectifs et conséquences ont été considérablement exagérés. Le comble est atteint quand, à la demande de Bernadotte, l'artillerie saxonne ouvre le feu sur ses jusque-là camarades de la Division Durutte.

Mais «une batterie de Baden accourut au galop ; ces braves Allemands semblaient ressentir l'ignominie que la perfidie des Saxons imprimait à leur patrie ; ils se surpassèrent, en quelques minutes le feu des Saxons fut éteint, leurs canons s'éloignèrent, mais les masses ennemies se rapprochèrent...



Murat à Leipzig (détail d'après Knötel)

A ce moment arriva... le roi de Naples (Murat). Il... s'écria d'une voix retentissante... «Mes amis, je veux vivre encore un quart d'heure pour faire une belle charge avec vous»... Au soir... «nous reçûmes l'ordre de traverser Leipzig. Je vis alors qu'il restait six hommes dans mon peloton, de vingt-quatre qui étaient montés à cheval le matin.»

Cosaques et “cosaqueries” (p 85)

Lors de la retraite de La Katzbach ...c'était un spectacle déchirant de voir nos pauvres fantassins, les uns blessés, les autres épuisés, rester en arrière... et lorsque nous étions éloignés de deux ou trois cents pas, les Cosaques arriver sur eux, les percer de leurs lances et les dépouiller sans pitié... Dans un accrochage «ils avaient assommé un maréchal des logis. Je dis assommé car leurs lances ne sont que de grosses perches horriblement lourdes, et pourvues d'une espèce de clou à l'extrémité... Nous primes peu après notre revanche...»

Suit un court exposé de la «tactique» des Cosaques confrontés à des cuirassiers. Ils s'en tiennent à distance, les narguant sans cesse, et maintenant debouts «sous les armes», engoncés dans leurs cuirasses et bottes fortes, alignés la bride en main à côté de leurs chevaux sellés. Que les cavaliers lourds fassent mine de desseller leur chevaux pour prendre du repos, ils les chargent aussitôt, pour fuir de même dès qu'ils remontent en selle... «C'est ainsi que ces cavaliers sans consistance, montés sur des espèces d'ânes, trouvaient le moyen d'éreinter la meilleure cavalerie du monde ; mais ils le payèrent cher.

“Cosaquage”

Après deux heures d'attente, nous reçûmes l'ordre de monter à cheval, de nous replier vers le village ; puis, aussitôt que nous serions pressés par les Cosaques, de le repasser au galop et en désordre. Nous exécutâmes littéralement l'ordre, nous fîmes bon autant qu'il le fallait pour attirer les Cosaques en grand nombre ; puis, à deux cents pas du village nous fîmes demi-tour, et nous nous y précipitâmes ; les Cosaques, nous suivant comme des oiseaux de proie, s'engagèrent en fous sur nos pas ; quand il y en eut un très grand nombre, à droite et à gauche, devant et derrière, se démasquent des pelotons d'infanterie qui occupent les maisons, les jardins, le cimetière, et font un feu d'enfer ; peu de Cosaques ressortirent du village, qui lui-même n'exista bientôt plus, car les troupes y mirent le feu en l'abandonnant.»

Les «riz-pain-sel»

p 132. Après Erfurt (Thuringe). «C'était la retraite de Russie moins le froid... Les Allemands qui se trouvaient encore dans nos rangs désertaient en foule. Mais ce n'était pas seulement l'armée qui évacuait l'Allemagne. On peut dire que c'était la France qui se retirait. Depuis vingt ans les Français occupaient ce pays, et partout il y avait des administrations françaises... Il fallait abandonner tout cela. A chaque pas une foule d'employés civils se joignaient à l'armée qu'ils embarrassaient ; ils étaient cordialement détestés par les soldats qui les prenaient tous pour des commissaires des guerres, ces boucs émissaires de toutes les armées, et auxquels ils donnaient le nom de riz-pain-sels.

Facile “cosaquerie” (à vaince sans péril on n'en triomphe que mieux !)

Près de Fulda... nous étions suivis à une certaine distance par une énorme colonne de ces soi-disant riz-pain-sels, qui se croyaient plus en sûreté en cheminant entre l'avant-garde (que menait Sébastiani) et la Grande Armée, lorsque nous entendîmes un grand tumulte... : c'était le comte Orlov Demidov (Orlov Denisov) qui, avec ses Cosaques, chargeait les malheureux riz-pain-sels. Ces pauvres gens se précipitaient tout éperdus dans les ravins ; nos cuirassiers, aux coeurs durs comme pierre, assistaient avec délice à cette scène, et battant des mains criaient bravo les Cosaques.

Gelnhausen (préliminaires de Hanau)

Nous poussâmes jusqu'à Gelnhausen, petite ville à six lieues de Hanau, dans un défilé très dangereux ; le pont sur la Kinsig avait été rompu, nous fûmes arrêtés net. Sur les hauteurs environnantes on voyait quelques uhlands ivres, et des hommes de la levée en masse qui nous tiraient des coups de fusil. Si, au lieu de ces chétifs soldats, les Bavaois avaient occupé Gelnhausen avec de bonnes troupes, nous étions très compromis. Il y avait un certain désordre parmi nous, et une ou deux pièces de canon nous auraient fait un mal affreux. Les ennemis s'en tinrent à de vaines bravades dont nous ne tardâmes pas à les punir. Les carabiniers, qui formaient notre tête de colonne, jaloux de faire oublier leurs mésaventures de Leipzig, mirent pied à terre, et leurs petites carabines en main, leurs grosses bottes aux jambes, ils montèrent à l'assaut de Gelnhausen, ville entourée de ses vieilles murailles du Moyen-Age. Ils en furent bientôt maîtres et nous pûmes alors passer à gué une petite rivière qui se jette dans la Kinsig...

Les clochers de Mayence

Nous marchâmes jusqu'au village de Langenselbaden... à trois lieues de Hanau... Nous étions en colonne par quatre sur la route lorsque Napoléon arriva près de notre division... il dit à haute voix : «les Bavaois prétendent nous empêcher de passer, ils seront bien habiles ; n'aperçoit-on pas les clochers de Mayence ?».

Deux ans auparavant il animait ses soldats en leur montrant le dôme de Moscou, aujourd'hui c'étaient les clochers de Mayence.

Hanau (30 octobre 1813)

Plusieurs charges, d'abord dans les bois, puis pour en sortir... sous la mitraille d'une artillerie formidable. Le 1^{er} cuirassiers suit les carabiniers qui se portent à gauche... dans un marais... la seconde brigade... continua sur la route, le brave cinquième de cuirassiers en tête, un magnifique régiment... Nous nous dégageons de notre marais et tous ensemble nous nous précipitons sur ces terribles canons ; déjà nous en étions maîtres lorsque la première ligne de la cavalerie bavaoise... s'élança... il fallut reculer, mais le but était atteint, l'ennemi venait de se placer sous le feu de ses propres pièces, qui cessèrent de tirer dans la crainte de lui nuire. La cavalerie de la Garde se présenta alors...



Les Gardes d'Honneur à Hanau

Des charges superbes eurent lieu ; un moment, cependant, toute la cavalerie fut ramenée dans la forêt ; il ne restait de pied ferme... que deux escadrons des gardes d'honneur... Ces jeunes gens étaient immobiles, le sabre à l'épaule ; derrière eux, deux paisibles escadrons des chasseurs de la Garde, qui avaient serré sans distance sur les gardes d'honneur. Il semblait que ce fût une troupe sur quatre rangs ; les chasseurs, le sabre haut, criaient aux gardes d'honneur : «si vous bougez vous êtes morts ; restez fermes, pointez, pointez». Ainsi firent les gardes d'honneur, et les Bavaois, qui arrivaient comme la foudre, vinrent faire demi-tour devant cette poignée de jeunes gens qui faisaient leur première campagne.

Mansuétude impériale

...nous étions convaincus que l'Empereur allait ordonner le pillage de Francfort pour punir cette ville du bon accueil qu'elle avait fait aux Austro-Bavarois ; mais il fut désarmé, dit-on, par les prières des magistrats, et surtout par les millions qu'ils lui apportèrent. L'armée tourna Francfort...

Je suis arrivé à Mayence sans un sou ; depuis le mois de juillet nous n'avons pas touché un centime. Je suis à peu près nu... Route de Coblençe... Nous couchâmes à Boppard, où je fus parfaitement logé ; mais nous n'étions plus dans cette bonne Allemagne, où l'on payait son dîner avec un bon sur l'Empereur. Les habitants du pays où nous étions, excellents Allemands au fond du cœur, étaient très français dès qu'il s'agissait de se faire payer... Je sacrifiai ma montre ; un brigand d'horloger m'en donna trente francs ; c'était le quart de sa valeur ; nous les mangeâmes dans le courant de la journée.



Frédéric Jacques Louis Rilliet de Constant, Sous-lieutenant au 1er de Cuirassiers en 1813-1814

Rilliet retrouve miraculeusement un des trois chevaux perdus avant Hanau en même temps que ses effets et son domestique qui ne reparut pas. Il le reprend à des dragons qui l'avaient «trouvé». *«On voit que tous les Cosaques n'étaient pas à l'armée russe.»*

Fin du parcours impérial de Rilliet

Suit un passage en Hollande qui finit 1813. Le journal ne traite pas la campagne de 1814 et c'est bien dommage car il y aurait eu matière à dissenter... J'aurai aimé lire son vécu du combat de La Chaussée, avant ses charges de La Fère Champenoise et Paris, où il dut être blessé, puisqu'il ne le fut pas en Allemagne et demanda le 7 mai 1814 un congé pour se rétablir des suites de ses blessures.

Mais avant son départ il sera retourné à l'école de cavalerie de Saint-Germain pour y faire des adieux chargés d'émotion. Je reproduis ses mots de la fin :

«C'était le 7 avril 1814 ; j'avais vingt ans !...».